

Le design contre la morosité

Autor(en): **Petit-Pierre, Marie-Christine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat**

Band (Jahr): **69 (1997)**

Heft 1

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-129521>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

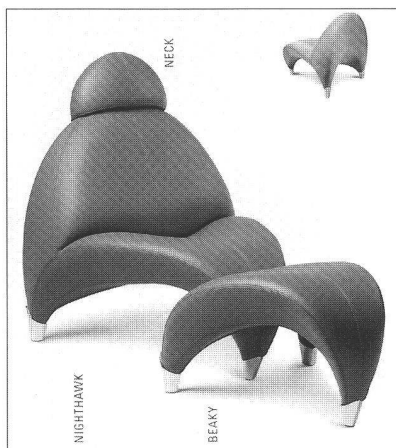
LE DESIGN CONTRE LA MOROSITÉ

Les objets, les meubles, créés par architectes, artisans, designers, au-delà d'une certaine frivolité apparente, sont autant de jalons qui rythment les changements de notre mode de vie. Ils semblent superflus et s'avèrent pourtant terriblement nécessaire. Particulièrement en période de morosité économique où les budgets se resserrent. Car créer de beaux objets, du meuble au bijou, c'est aussi se projeter dans l'avenir. Le travail des designers a d'ailleurs toujours été sous-tendu d'une certaine forme de jubilation. «L'objectif du designer n'est pas de s'adonner à l'idéologie de faux souvenirs, mais de communiquer à autrui des messages de curiosité, de divertissement, d'affection», estime ainsi Achille Castiglioni, l'un des fondateurs de l'Association pour le Dessin Industriel (ADI). Voyage au pays du design, à travers une galerie singulière.

«Le design c'est aussi le secours apporté par les hommes et la société pour résoudre les problèmes qui nous assaillent», estime Riccardo Dalisi, l'architecte qui, dans l'esprit du public, a réinventé la cafetière.

A propos de sa recherche sur le sujet, il parle d'un «univers de fantaisie extensible à l'infini, une toile de Pénélope à l'envers». Une jolie définition qui fait à la fois mention du côté indispensable du design et de son aspect jubilatoire. Et Frank Gehry, architecte américain va dans le même sens lorsqu'il constate: «Quand les artistes et les sculpteurs que je connais travaillent, il se crée une sorte de jeu libre. Vous essayez des choses, vous expérimentez. C'est une sorte de jeu naïf et enfantin.»

Ce jeu, ce plaisir tout autant que l'expression fondamentale d'un monde en pleine mouvance, souvent diffi-



Béatrice Zurlinden a dessiné pour sa maison Bomba Zurra ces sièges résolument modernes.

lement lisible, prend encore plus d'importance dans un contexte de morosité économique.

LA BEAUTÉ NÉCESSAIRE

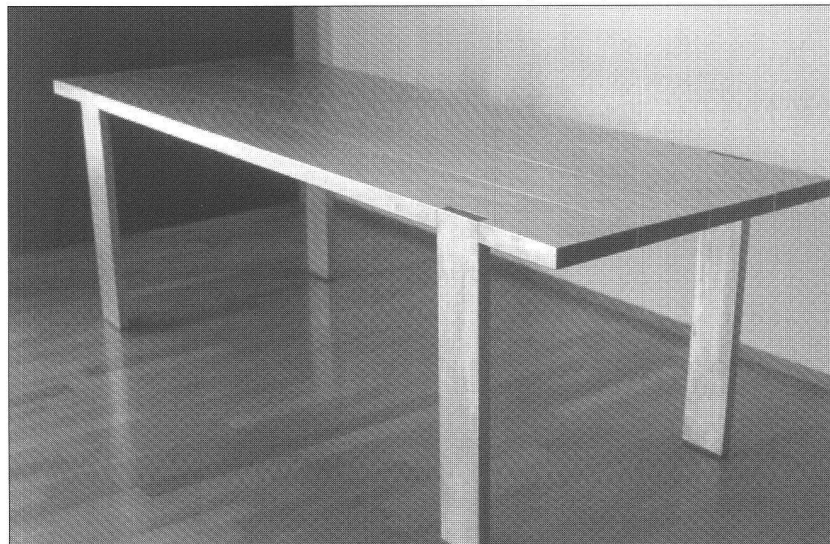
«Je crois à la nécessité de s'entourer de belles choses, particulièrement en temps de crise, car on ne peut vivre sans art, et sans esthétisme on ne fait rien.» En conséquence, Magali Prod'hom vit au milieu d'objets qui déclinent la beauté sous toutes ses

formes. Elle les expose et les vend dans son magasin de Vevey, «Les Galeries du Design».

En fait, ces galeries fonctionnent sur un mode double, celui de la vente et de l'exposition. «Ce que je présente se situe à la frontière des arts plastiques et des arts appliqués. Je propose une réflexion sur l'objet, notamment à travers des expositions thématiques.» Des foulards de soie de la dessinatrice scientifique Cornelia Hesse-Honegger, également présentés au musée des arts décoratifs de Lausanne, aux meubles de designers comme Béatrice Zurlinden, en passant par la montre de Botta, certaines pièce d'Alessi, ou encore une collection d'objets en verre de Murano de Cleto Munari, l'éventail est vaste. Mais Magali Prod'hom cible ses choix. «Je présente tous les objets qui présentent à la fois une qualité d'esthétisme et de fonction remarquable. Ma démarche est sous-tendue d'une recherche dans le domaine des arts décoratifs et du design.» Dans cet esprit, Magali Prod'hom propose aux différentes écoles d'art des visites commentées des Galeries.

Les Galeries du Design sont également ouvertes aux créateurs de

Cette table de Käferstein et Meister a été distinguée par un prix de design.



meubles ou d'objets qui veulent se lancer. «Lorsque qu'un créateur me présente un prototype qui me semble intéressant, je l'expose. Puis, en fonction du succès rencontré auprès de mes visiteurs, je cherche à le faire produire à l'étranger ou en Suisse. Cela ne va pas de soi car les coûts de production sont très élevés en Suisse. Il est plus intéressant de traiter avec l'étranger, plus particulièrement la Pologne ou de la Tchéquie. De toute façon, il s'agit pratiquement de pièces uniques ou tout au moins de séries limitées, bien plus chères qu'une table de Le Corbusier par exemple.»

Malgré ces bémols, la démarche est particulièrement intéressante au moment où les jeunes architectes, dans un marché déprimé, ont plus de temps pour créer des meubles.

MEUBLE COMME MAISON

En général, les architectes ne considèrent pas création de meubles comme un pis-aller ou un repli forcé face à la morosité que connaît le bâtiment. Ils estiment que la démarche qui mène à la construction d'un meuble est comparable à celle qui aboutit à l'édification d'une maison ou d'un immeuble.

«Je suis architecte, en tant que tel je me soucie principalement d'architecture. Et je considère le mobilier comme une extension de mon métier même si, actuellement, cette activité m'occupe en grande partie.» Valentino Bruno, architecte à Lausanne a exposé un prototype aux Galeries du Design. Il tient à garder la maîtrise de la création d'un objet, du dessin à la production, faisant le lien entre les entreprises qui exécutent son projet, courant de l'une à l'autre pour l'exécution des différentes étapes menant à l'objet fini.

«Pour l'instant, je me tiens à des séries limitées car le meuble est en constante évolution et je ne veux pas bloquer ce processus par un contrat. Plus tard, si j'ai l'impression qu'il n'y a plus rien à changer, je pourrai vendre mes dessins.» De fait, toutes ces créations sont susceptibles d'une industrialisation immédiate, car Valentino Bruno conçoit ses meubles de façon à ce qu'ils puissent être exécutés par les machines existant dans l'industrie.

Dans son processus de création, l'architecte s'inspire de l'origami, l'art du pliage, qu'il a appris au Japon. «A partir d'une dimension standard, je pars dans un jeu de l'esprit pour créer



Ce fauteuil prototype dessiné par l'architecte Valentino Bruno peut être produit en série demain avec les machines industrielles d'aujourd'hui.

une forme, avec le souci de n'intervenir qu'avec mes doigts. Je travaille à partir de matériaux industriels et je leur donne une dignité.»

Reste que ces meubles sont très chers à produire car, pour l'instant, ce sont tous des pièces uniques. Valentino Bruno, aligne toutefois ses prix sur la concurrence, c'est dire qu'il ne vit pas de la vente de ses meubles, tout comme nombre d'architectes qui se sont lancés dans la même aventure.

L'ESPRIT DU CONCOURS

Même constat pour Catherine Bender et Carlo Parmigiani, qui créent également des pièces uniques, généralement commandées par un client. «C'est vrai, ça nous coûte de faire du meuble, c'est un luxe, constate Carlo Parmigiani, mais c'est une manière de travailler en site réel. Nous ne songeons pas à la production en série pour l'instant car nous tenons à la proximité avec le client, nous travaillons pour lui, pas pour une personne abstraite. Nous faisons de l'artisanat.»

Les deux architectes se sont toujours intéressés au meuble et comme ils

n'ont pas connu de période de haute conjoncture, ils ont développé ce mode d'expression. «Nous n'avons jamais eu d'immeuble à réaliser. Nos projets, pavillons de jardin, transformations, se sont toujours situés à l'échelle du meuble. Pour nous, la création de meubles s'inscrit dans une tradition architecturale. C'est une manière de réaliser un petit projet dans lequel la maîtrise de la forme et du sens est plus aisée. Cela nous permet aussi de faire des concours. Nous avons par exemple gagné celui que la ville de Lausanne a organisé pour le mobilier liturgique du temple de Bellevaux.»

Sa connaissance de ce domaine particulier inspire à l'architecte une réflexion approfondie sur la fonction, la signification du meuble.

«Nous estimons que l'objet ne doit pas s'inscrire dans un plaisir immédiat mais dans la durée. Une forme avantageuse peut être remplacée par une autre. L'objet est alors porté par la forme, la couleur, il lui court derrière et, inévitablement, il s'essouffle.» En conséquence Catherine Bender et Carlo Parmigiani s'attachent à éviter

les effets faciles pour arriver à ce que l'objet épuré parle par lui-même.

«Créer un meuble c'est aussi accomplir un travail sur soi, ce qui implique une certaine dimension philosophique. Et c'est probablement la raison pour laquelle nous le faisons», conclut Carlo Parmigiani.

DU PROTOTYPE À LA PRODUCTION INDUSTRIELLE

En Suisse alémanique, l'ébénisterie haut de gamme Hobel, a lancé un concours pour remplacer une bibliothèque standard, à l'occasion de son cinquantième anniversaire. Concours remporté par Johannes Käferstein et Urs Meister, deux jeunes architectes qui ont leur bureau à Zurich. Leur histoire avec le meuble a commencé avec la création d'une table en aluminium, réalisée pendant une période creuse. Les deux architectes produisent sur commande également. Ils viennent par exemple de terminer les transformations d'un appartement en cabinet dentaire. Dans la foulée, ils ont réalisé les meubles non-médicaux. «Le meuble nous permet d'expérimenter les matériaux, de prêter attention aux détails mais aussi, et c'est essentiel, à la manière dont les éléments s'imbriquent les uns dans les autres. Ce que nous découvrons là est également valable à une plus grande échelle. C'est un même esprit qui sous-tend la création d'un meuble ou d'un immeuble», explique Johannes Käferstein.

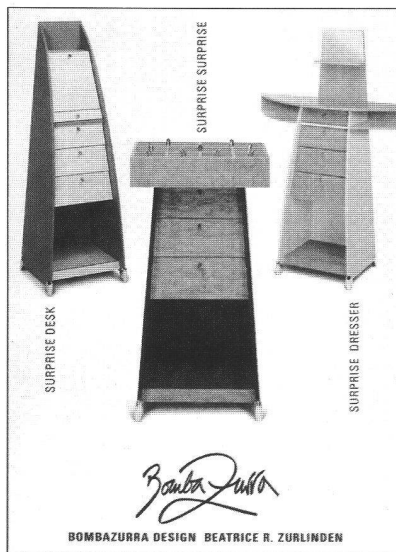
Jusqu'à maintenant les deux architectes ne se sont pas lancés dans la production industrielle. Ils n'y sont toutefois pas opposés car d'une part l'opération pourrait devenir rentable, et d'autre part la démarche à suivre est extrêmement rigoureuse, chaque étape devant être optimisée sous la contrainte économique.

En attendant Johannes Käferstein et Urs Meister cherchent des contacts avec l'étranger pour arriver à produire moins cher. Ils regardent du côté du Portugal, de l'Italie, de la Slovénie.

La question de la production dans notre pays est vraiment lancinante pour les créateurs. «Les entreprises suisses coûtent les yeux de la tête, c'est aberrant, c'est frustrant!» Béatrice Zurlinden, connaît bien le problème. Architecte d'intérieur et designer, elle a longuement travaillé pour la télévision et le théâtre et possède actuellement sa propre entreprise «Bombazurra Design». Malgré son succès, elle ne peut vivre de ce seul travail.



Les Galeries du design à Vevey où des objets Napoléon III comme le lustre sont exposés en regard d'objets du XX^e siècle: lampe de Stark «les ministres»; bouilloire et objets d'Alesi. En avant-plan la gale-riste, Magali Prod'hom.



Propositions de Béatrice Zurlinden pour Bombazurra.



SYNDROME DE FIN DE SIÈCLE

«Si l'on compare nos prix de production à ceux de l'Allemagne, nous sommes 30% plus cher. Pour ma part, je passe par des entreprises locales car je veux suivre la production de A à Z afin d'obtenir un produit parfait. Mais comme je travaille en petites séries, je n'ai aucun moyen de pression sur les entreprises.»

Béatrice Zurlinden peut se permettre de travailler de cette manière car elle possède sa propre entreprise et sa clientèle, mais elle n'exclut pas de changer de technique le jour où elle voudra vendre ses meubles à l'étranger. Une solution à ne pas écarter d'emblée, d'autant plus que l'amateur de pièces uniques ou produites en petites séries se fait de plus en plus rare.

Depuis quelques années les gens se tournent plus facilement vers le «prêt-à-meubler».

«Il y a cinq ans les clients avaient encore une petite réserve de trois à sept mille francs, avec laquelle ils pouvaient «jouer». Maintenant, même les gens aisés y regardent à deux fois avant d'investir dans un meuble. Ils sont devenus prudents. C'est un peu le syndrome de fin de siècle, on ne bouge plus par crainte du futur.»

Béatrice Zurlinden déplore également le manque de culture des Suisses dans ce domaine, particulièrement outre-Sarine, et qui fait que les gens ont de la peine à s'orienter d'eux-même vers un objet en se laissant guider par leur inclination personnelle, leur rapport à lui, plutôt que par la publicité.

«Nous devons accepter de passer par cette phase négative tout en continuant à créer des choses qui représentent l'esprit du temps.»

Une remarque qui nous renvoie à la définition d'Andrea Branzi, architecte et designer à Milan, qui fait partie de la Commission CEE pour le développement et la promotion du design en Europe. Il estime, en effet, que les objets conçus à partir des années 60 sont nés de «notre urgence à signaler, à travers eux, notre identité d'homme changée.» Des objets qui signalent bien sûr le nouveau, le différent, mais aussi la recherche d'un nouvel ordre des choses dans une société en pleine mutation.

Marie-Christine Petit-Pierre